

Préambule à l'histoire d'une menace

Jamais nous n'aurons tant pensé le concept de nature qu'aujourd'hui. Et pourtant c'est un des plus vieux concepts de la pensée occidentale, de la philosophie. Il y aurait une alerte à repenser ce concept. Je dirai une menace. Non pas seulement que la nature est menacée, de pollution, de destruction, d'anéantissement, mais elle représente elle-même une menace – une menace d'auto-destruction. La nature, telle que ne l'aura sans doute jamais pensée l'Occident, constituerait une pure menace d'auto-destruction. Et si elle ne devait jamais se laisser penser comme telle, comme menace donc, ce n'est pas que la pensée n'aurait à aucun moment su la définir, la concevoir, dans son essence. C'est au contraire que le discours de la pensée, la formation philosophique des concepts, aurait été inventé, formulé, déterminé, afin que la nature se voile à elle-même l'horizon de sa propre menace. Et si elle se le voile, c'est pour s'en protéger. L'essence de la nature, son être, sa substance, telle qu'a tenté de la penser l'Occident, aura toujours joué le rôle d'un voile qui protège la nature contre elle-même.

L'essence de la nature, comme concept, serait le gardien garant qui protège la nature contre sa menace d'auto-

destruction. Le discours philosophique aurait inventé le concept d'essence, de ce qui est en tant que tel, afin de définir l'essence de la nature. Et qui plus est, l'âme intelligente, rationnelle, la psyché, qui formule ce discours, serait devenue une formation de concepts, afin qu'en inventant le concept d'essence, elle puisse protéger la nature contre elle-même. Et si la nature, en deçà et au-delà de son essence, avait "elle-même" inventé le principe d'une âme capable de formuler le concept d'essence, elle se serait alors elle-même, en silence et en secret, protégée contre elle-même. L'âme, la psyché, ne serait rien d'autre que ça : un voile protecteur – de la nature, de la mort de la nature. Son fantôme, en quelque sorte. D'Anaximandre à Heidegger, il aura toujours été question d'essence, de définir l'essence de ce qui est, et par là "quelque chose" de la nature aura toujours tenté de voiler, de déplacer, de reculer, de retarder l'imminente menace de son auto-destruction.

Pour aborder de cette manière l'essence de la nature, l'essence de ce que l'histoire de la pensée occidentale aura cru pouvoir penser sous le terme de nature, *natura*, *physis*, il s'agira de repenser les concepts d'ontologie et de subjectivité. Nous ne pourrons plus penser l'ontologie comme une définition de l'être, de l'essence de l'être, donc penser l'être en fonction de son essence, mais il faudra définir cette essence comme ce qui protège l'être, la nature, l'être de la nature, contre son principe interne de mort. L'ontologie aurait été constituée par le discours métaphysique de la philosophie en vue de cacher à la nature qu'elle aura elle-même, et d'elle-même, produit un voile pour se protéger contre elle-même – contre sa mort et son anéantissement. L'ontologie serait le discours, le "lieu", dans la nature, où serait morte la mort de la nature. Et en ce sens, le concept de psyché, d'une âme rationnelle, d'un sujet qui tient ce

discours, devra lui aussi être repensé. Nous ne pourrons plus le décrire en seuls termes de conscience, qu'elle soit cognitive, comme une réflexion, une représentation, un savoir, ou pratique, comme une décision, une production, une action, mais il faudra maintenant le définir en fonction de cette mort de la mort de la nature. L'âme représenterait cette mort, elle constituerait, comme conscience, *ce qui meurt* de la mort de la nature. C'est le fantôme, le spectre de la mort de la mort. De la mort *vivante*, en somme. Et désormais toute "psychologie", toute théorie de la subjectivité, devra se repenser comme une logique du fantôme.

En grec, la nature, c'est la φύσις, la physique. Ce mot vient de φύεσθαι, qui signifie naître, croître, pousser, se développer¹. De même en latin, *natura* vient de *nasci*, naître, tirer son origine de quelque chose. La question de la *physis* aura donc consisté à savoir d'où proviennent les choses et comment elles croissent, comment elles se développent entre leur naissance et leur mort, leur génération et leur corruption. Par cette question, la nature est elle-même devenue un problème. Qu'est-ce que la nature en tant que telle ? Qu'est-ce que l'essence de la nature ? Or, définir l'essence de la nature reviendrait à définir l'essence de ce qui est, de ce qui existe. Traditionnellement, en effet, le concept de nature désignera deux choses. D'un côté, elle représente la constitution interne d'un être généré, produit, qui à la fois détermine et maintient son identité, son espèce, son genre, entre sa naissance et sa mort. D'un autre côté, elle détermine encore ce qui régule cette constitution en vue d'une fin, d'un être déterminé, capable de repro-

1. Cf. H. Patzer, *Physis. Grundlegung zu einer Geschichte des Wortes*, dans *Wissenschaftliche Gesellschaft an der J. W. Goethe-Universität Frankfurt am Main*, Band, XXX, Stuttgart, 1993, p. 221-222.

duction. D'un côté, elle produit la structure interne d'un être, son identité, et d'un autre côté, elle reproduit cette structure d'un être à l'autre, de la graine au bourgeon, du bourgeon à la fleur, de la fleur à la graine, et ainsi de suite, afin de maintenir le cycle des identités, des genres et des espèces.

En ce sens, dans la nature, il n'y aura que des reproductions. La nature se définira comme un principe d'auto-reproduction, où tout être produit, en reproduisant l'identité de son espèce, conservera la puissance auto-reproductive de la nature. Lorsqu'elle produit un être, la nature engendre un mouvement qui meut et anime cet être. Par ce mouvement, ce déploiement, ce développement, l'être produit n'est pas abandonné au néant, mais il acquiert au contraire la capacité de demeurer auprès de soi, de retourner en soi, en s'auto-reproduisant. En se développant, en se diversifiant, en se reproduisant donc, dans les êtres qu'elle engendre, la nature reste et demeure auprès de soi. « Ce qui est déterminé par la φύσις, écrit Heidegger, non seulement demeure, dans son mouvement, auprès de soi (*bleibt... bei ihm selbst*), mais, se déployant conformément à la mobilité (au déplacement), il retourne justement en lui-même (*es geht... in es selbst zurück*) [...]. L'épanouissement qui se déploie est, quant à soi, un retourner-en-soi (*ein In-sich-zurückgehen*) ; cette manière de déployer l'être, voilà la φύσις¹. »

Définir la nature, la *phusis*, comme le déploiement d'un être qui retourne en soi, c'est ouvrir l'horizon métaphy-

1. *Vom Wesen und Begriff der Φύσις*. Aristoteles, *Physik B*, 1, dans *Wegmarken*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1967, p. 252 ; *Ce qu'est et comment se détermine la φύσις* (Aristote, *Physique*, B, 1) ; tr. fr. F. Fédier, dans *Questions II*, Paris, Gallimard, 1968, p. 220.

sique de la philosophie. La nature, le concept de nature, a besoin de la métaphysique, elle a besoin du concept d'elle-même, elle a besoin de se concevoir elle-même comme ce qui reste auprès de soi – ou comme auto-reproduction du même –, pour se protéger contre elle-même. En ce sens, la métaphysique, c'est le concept pur et simple, c'est la formation du concept comme voile protecteur. La métaphysique est vélaire. À vrai dire, elle n'est que voile, elle n'est qu'un voile. Mais un voile qui, paradoxalement, pour voiler, cacher, protéger, n'aura cessé de se lever, de se montrer, de se révéler voile. « La nature aime à se cacher », dit le discours métaphysique “de” la nature¹. En levant le voile de la nature, donc en définissant son essence, la métaphysique montre qu'elle n'est elle-même que ce qui s'y révèle caché. En ce sens, l'histoire de la métaphysique ne serait que l'histoire de cette levée de voile. Or cette levée, cette révélation, ce dévoilement, comme savoir de l'être et de l'essence, représente un autre voile, non pas un second voile, comme dans le temple de Jérusalem, mais une autre forme de voile. Elle implique donc une autre manière de penser l'essence de ce qui est, une autre manière de concevoir l'ontologie : une manière de révéler, encore une fois, peut-être une dernière fois, que la métaphysique n'aura été le voile de la nature qu'à pouvoir inventer l'ontologie pour définir l'essence de ce qui est.

Mais comment se constitue ce nouveau voilement, donné par la levée du voile, par la définition de l'essence ? À vrai dire, ce voilement n'est pas l'effet de cette révélation. Il ne s'agit ni d'un voile produit par la révélation, une sorte de voile du voile, qui va à l'infini, ni d'un voile posé der-

1. Φύσις κρύπτεσθαι φιλεῖ, Héraclite, *Fragments*, 69. Texte établi, traduit et commenté par M. Conche, Paris, PUF, 1984, p. 253.